

Marivaux

Journaux 2

Présentation
par Érik Leborgne
Jean-Christophe Abramovici
et Marc Escola

A portrait of the French philosopher and writer Jean-Benoît de La Motte Le Tellier de Louvois, known as Marivaux. He is depicted from the chest up, wearing a dark coat with a white lace collar. The background is dark and textured. Overlaid on the lower half of the portrait is a snippet of handwritten text in cursive script, which appears to be an excerpt from his journals.

Je prie Monsieur
de vouloir m'envoyer
quelques uns de ses
la copie qu'on a fait
la petite piece int
de la nouvelle; je la
surtout pour en
c'est à quand on voud
son honneur de

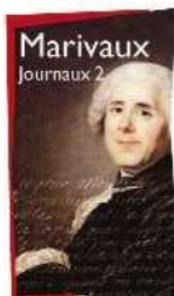
Extrait de la publication



Marivaux

Journaux 2

Pensées sur différents sujets - L'Indigent philosophe -
Le Cabinet du philosophe - Réflexions (Sur les Romains.
Sur les hommes) - Réflexions sur Thucydide - Le Miroir -
Réflexions sur l'esprit humain



Sait-on que Marivaux, romancier et dramaturge de renom, fut aussi «journaliste» avant la lettre? Il collabora pendant près de quarante ans aux périodiques de son temps, et créa plusieurs journaux dans lesquels il exerça seul sa plume. Le second tome de cette édition fait la part belle aux plus philosophiques d'entre eux: les sept feuilles de *L'Indigent philosophe* (1727), «espèces de Mémoires» rédigés par une sorte de clochard adepte de Diogène et de la bouteille, et les onze feuilles du *Cabinet du philosophe* (1734), «fatras» de réflexions philosophiques entremêlées de scènes de comédie, de morceaux allégoriques et d'histoires fictives. Ces deux périodiques sont complétés ici par des textes théoriques et esthétiques parus dans le *Mercure*, comme les *Pensées sur la clarté et le sublime* (1719) ou *Le Miroir* (1755).

Présentation, notes, variantes, chronologie
et bibliographie par Érik Leborgne,
Jean-Christophe Abramovici et Marc Escola

Texte intégral

Illustration:
Virginie Berthemet
© Flammarion,
d'après un portrait
de Marivaux
© Roger Viollet

editions.flammarion.com

Extrait de la publication
GF
Flammarion

JOURNAUX II

*Du même auteur
dans la même collection*

LA DISPUTE. LES ACTEURS DE BONNE FOI. L'ÉPREUVE
LA DOUBLE INCONSTANCE
LA FAUSSE SUIVANTE. L'ÉCOLE DES MÈRES. LA MÈRE
CONFIDENTE
LES FAUSSES CONFIDENCES
L'ÎLE DES ESCLAVES
L'ÎLE DES ESCLAVES. LE PRINCE TRAVESTI. LE TRIOMPHE
DE L'AMOUR
LE JEU DE L'AMOUR ET DU HASARD
JOURNAUX (2 tomes)
LA VIE DE MARIANNE
LE PAYSAN PARVENU

MARIVAUX

JOURNAUX II

*Choix de textes, présentation,
notes, chronologie,
bibliographie, lexique
par*

Érik LEBORGNE, Jean-Christophe ABRAMOVICI
et Marc ESCOLA

GF Flammarion

Érik Leborgne enseigne la littérature française à l'Université Paris III. Auteur des *Figures de l'imaginaire dans le Cleveland de Prévost* (Desjonquères, 2006), il a également édité plusieurs textes classiques, notamment aux éditions Desjonquères (*Les Malheurs de l'amour* de Mme de Tencin, *Mémoires de Montbrun* de Courtilz de Sandras) et dans la collection GF-Flammarion (*La Jeunesse du Commandeur* de Prévost, les *Rêveries du promeneur solitaire* et les *Dialogues. Rousseau juge de Jean-Jacques* de Rousseau, *Histoire de Gil Blas de Santillane* de Lesage, *Journaux* de Marivaux).

Professeur à l'Université de Valenciennes, Jean-Christophe Abramovici est l'éditeur de plusieurs des œuvres de Diderot, de Sade (*La Philosophie dans le boudoir* dans la collection GF-Flammarion) et d'Andréa de Nerciat. Avec Patrick Graille, il a proposé en 2009 une édition des *Cinquante lettres de Sade à sa femme* (Flammarion).

Marc Escola est professeur de littérature française à l'Université Paris VIII. Il est l'auteur de plusieurs essais sur les formes brèves de la littérature morale (La Bruyère, La Fontaine, Perrault). Aux éditions Flammarion, il dirige la collection «GF-Corpus/Lettres», il a fait paraître plusieurs éditions de pièces classiques (Corneille, Racine) et une anthologie de *Nouvelles galantes du XVII^e siècle*, ainsi qu'un essai sur *Le Tragique*. Il est par ailleurs l'un des animateurs du site Fabula (www.fabula.org).

PRÉSENTATION

« Quelle misère que l'esprit de l'homme ! »

(*Le Spectateur français*, Feuille VII, p. 97)

Marivaux philosophe ? Ce n'est pas le terme que l'on associe spontanément à l'auteur de *La Vie de Marianne*, du *Paysan parvenu* et surtout de trente-sept pièces de théâtre dont la plupart ont été jouées au cours des dernières décennies. Le dramaturge a éclipsé le romancier, mais aussi le philosophe et plus encore le « journaliste », alors que ses contributions aux périodiques du temps et la rédaction de ses « Feuilles » autonomes s'étalent sur près de quarante ans, depuis les articles donnés au *Mercur galant* en 1717 jusqu'aux *Réflexions* philosophiques de 1755, au moment du lancement de l'*Encyclopédie* et des premiers écrits de Jean-Jacques Rousseau. Il aura fallu attendre la toute fin des années 1960, et les patients efforts de Frédéric Deloffre et Michel Gilot¹, pour voir ces textes de Marivaux arrachés à l'oubli, au terme d'une éclipse de près de deux siècles.

En recueillant dès 1728 une partie de ses périodiques sous le titre du plus célèbre d'entre eux (*Le Spectateur français*), Marivaux se montrait conscient d'instituer un nouveau genre littéraire qu'il ne cessa d'expérimenter et de renouveler. La présente édition en deux volumes

1. Notamment dans leur édition des *Journaux et œuvres diverses*, Classiques Garnier, 1969 (rééd. Bordas, 1988), envers laquelle nous confessons une dette générale (désormais : JOD).

reprend le texte révisé de cette première édition collective de 1728, complétée par *Le Cabinet du philosophe* de 1734 et les articles publiés dans les années 1750¹. Si le premier tome, centré sur le *Spectateur français*, fait la part belle à l'imagination fictionnelle et à la conjonction entre rédaction périodique et formes épistolaires, ce second volume, qui rassemble *L'Indigent philosophe* de 1727, *Le Cabinet du philosophe*, les articles d'esthétique (*Pensées sur la clarté et le sublime* de 1719, *Le Miroir* de 1755) et les *Réflexions* « philosophiques » de 1751 et 1755, propose des textes dominés par la figure centrale du Philosophe.

Comment le moraliste encore proche de La Bruyère est-il devenu un « philosophe » contemporain de Diderot et de Rousseau ? Quels liens unissent le personnage du *Spectateur français* au Philosophe narrateur de *L'Indigent* et du *Cabinet* ? Enfin, quelle conception Marivaux a-t-il, plus que de la philosophie proprement dite, de l'écriture philosophique ? Ces questions nous serviront de fil conducteur pour explorer ce laboratoire de l'écriture marivaudienne que sont ses « journaux » et ses dernières contributions au *Mercury*.

Du Spectateur au Philosophe

La première collaboration de Marivaux au *Mercury* coïncide avec un renouvellement de la ligne éditoriale du journal, que marque le changement de titre : en 1716, le *Mercury galant* fondé par Donneau de Visé et Thomas Corneille devient le *Mercury*, puis le *Mercury de France* en 1723. Son directeur l'abbé Buchet veut donner du périodique une image moins frivole et plus engagée dans les débats littéraires de l'époque. Dès ses premiers articles de 1717-1719 (*Lettres sur les habitants de Paris*, *Pensées*

1. Voir ci-après, « Note sur l'édition ».

sur différents sujets), Marivaux s'affirme comme un continuateur de La Bruyère qui aurait pris parti pour les Modernes. Ce choix idéologique restera constant jusqu'au *Miroir* et aux *Réflexions sur l'esprit humain* (*Sur Corneille et Racine*), articles publiés dans le *Mercur* en 1755 et 1757.

Marivaux n'en reste pas à ces collaborations épisodiques : il se lance dès 1721 dans des projets plus ambitieux, en fondant son propre *Spectateur français*, inspiré du *Spectator* londonien de Richard Steele et Joseph Addison, qui, de mars 1711 à décembre 1712, puis de juin à décembre 1714, avait paru à raison de six feuilles par semaine. L'originalité de ce genre de périodique tient à l'attribution du texte à une instance d'énonciation déterminée et au contrat tacite passé avec le public sous le sceau de la fiction : un spectateur anonyme parle en son nom propre et s'offre à publier dans ses Feuilles les « lettres reçues » via un « bureau d'adresse ¹ ». Ces missives sont généralement inventées, et dialoguent à l'occasion avec des lecteurs tout aussi fictifs ². Le spectateur déploie toute son activité mentale dans l'observation empathique de ses semblables, dans une sorte d'écoute silencieuse des mœurs et des modes de ses contemporains. Taciturne et misanthrope, ce personnage se caractérise en outre par un étrange appétit de culture et de savoir sans objet fixe : faits divers, points d'érudition, engouements littéraires... La narration de ce « Socrate moderne ³ » s'apparente ainsi à une sismographie des phénomènes socioculturels, portée par une philosophie morale à la fois laïcisée et socialisée.

1. *Le Spectateur français*, Feuille XII, in Marivaux, *Journaux*, t. I, éd. Marc Escola, Érik Leborgne et Jean-Christophe Abramovici, GF-Flammarion, 2010, p. 137.

2. Le procédé est récurrent à partir de la Feuille IX du *Spectateur français*.

3. C'est le sous-titre attribué au *Spectator* par ses traducteurs français (*Le Spectateur ou le Socrate moderne*, Paris, Papillon, 1716).

Marivaux met un terme au *Spectateur français* en août 1724 et lance trois ans après un autre périodique, plus rhapsodique encore que le premier : de mars à juillet 1727 paraissent les sept feuilles de *L'Indigent philosophe*, « espèces de mémoires » présentés comme « un essai de ce qu'on pouvait faire en écrivant au hasard tout ce qui viendrait à l'imagination¹ ». *Le Cabinet du philosophe*, quelques années plus tard, prolonge cette veine fatrasique : les onze feuilles publiées entre janvier et juillet 1734 se présentent en effet comme des « morceaux détachés » tirés de la cassette d'un « homme d'esprit » qui écrivait ses pensées « en secret » comme elles lui venaient (*Le Cabinet du philosophe*, Feuille 1). On y trouve des réflexions livrées en vrac, alternant avec des scènes de comédies, des morceaux allégoriques, des extraits de fiction narrative.

Tout se passe comme si Marivaux avait cherché à donner, à partir de la fin des années 1720, une extension plus large et plus libre au personnage du philosophe, jusque-là circonscrit à un type théâtral bien représenté à l'époque dans les comédies de Destouches (*Le Philosophe marié*, 1727 ; *Les Philosophes amoureux*, 1729) et dans les siennes propres (*Le Triomphe de l'amour*, créé en 1732, met en scène deux autres « philosophes amoureux » : Hermocrate et sa sœur Léontine). Constatant, après l'échec de *L'Île de la raison* (1727), la difficulté de représenter des intrigues de comédies à dominante philosophique², Marivaux se tourne alors vers la fiction narrative pour attribuer une voix particulière à ce « tour d'esprit philosophique » qui va se déployer dans ses deux grands

1. « Avis de l'imprimeur au lecteur » placé en tête de l'édition collective de 1728, revue par Marivaux.

2. Voir l'article de P. Hartmann : « Figures de philosophes dans le théâtre de Marivaux [*La Seconde Surprise de l'amour*, *L'Île de la raison*, *Le Triomphe de l'amour*] », in *Le Philosophe sur les planches*, Presses universitaires de Strasbourg, 2003, p. 45-54.

romans (*La Vie de Marianne*, commencée en 1726, publiée entre 1731 et 1742, et *Le Paysan parvenu* qui paraît en 1734-1735)¹, mais aussi dans ses journaux, de *L'Indigent philosophe* qui fait entendre un sage atypique, sectateur impertinent de Diogène et de Bacchus, au *Cabinet du philosophe*.

L'époque classique donne une extension plus large que la nôtre au mot « philosophe ». Le champ de la philosophie couvre la métaphysique mais aussi la science, la politique, la théologie, l'étude de l'homme, de son fonctionnement psychologique et moral. Au début du XVIII^e siècle, le philosophe est ainsi un savant, un interprète de la nature. Il pratique les sciences physiques, à l'instar du philosophe de *L'Île de la raison* qui sait les lois de Descartes sur les phénomènes optiques. C'est aussi un sage selon l'acception stoïcienne, un homme qui a appris à dominer ses passions – le Spectateur français, misanthrope devenu sage, confesse toutefois qu'il n'est pas épargné par les passions d'amour-propre :

Souçonnerait-on un Contemplateur des choses humaines, un homme âgé qui doit être raisonnable ? tranchons le mot : un Philosophe ? le soupçonnerait-on de s'être dégoûté d'écrire, seulement parce qu'il y a des gens dans le public qui méprisent ce qu'il fait ? voilà pourtant l'origine de mon dégoût².

L'Indigent philosophe, lui, est épargné par ce « dégoût » : il ne se soucie pas de ses lecteurs³.

1. Sur le « regard philosophique » de Jacob, voir la présentation du *Paysan parvenu* (éd. É. Leborgne, GF-Flammarion, 2010, p. 32-42).

2. *Le Spectateur français*, Feuille VII, in Marivaux, *Journaux*, t. I, éd. citée, p. 97.

3. « Un lecteur quelque ostrogot qu'il soit, par exemple, ne saurait mordre sur le plaisir que j'y prends, je l'en défie. Qu'il dise, s'il veut, que mon livre ne vaut rien ; que m'importe, il n'est pas fait pour valoir mieux. Je ne songe pas à le rendre bon, ce n'est pas là ma pensée, je suis bien plus raisonnable que cela vraiment ; je ne songe qu'à me le rendre amusant » (*L'Indigent philosophe*, Feuille VII, p. 140).

Depuis que Descartes a lancé la mode des systèmes métaphysiques, le philosophe peut également désigner, dans sa version caricaturale, un « faiseur de systèmes » élaborant dans sa retraite des chimères « ridicules, inutiles et incertaines », pour reprendre le mot de Pascal. L'« Inconnu » du *Spectateur français* (Feuille XXI) ne veut pas être confondu avec ces « visionnaires » : il n'étudie pas l'homme en tant que sujet métaphysique, il interroge « les hommes » afin de se connaître et de se rendre meilleur¹. Cette visée pragmatique, dirigée vers l'utilité morale, cette critique de la prétention au savoir ouvrent la voie au *Discours sur les sciences et les arts* de Rousseau (1750). Mais pas plus que Jean-Jacques, Marivaux n'adoptera le sens militant que prend le mot « philosophe » à l'époque des Lumières : avec la génération des Encyclopédistes (Diderot, Condillac, d'Alembert) s'impose le modèle du philosophe impliqué dans la vie de la Cité, participant activement au progrès de l'esprit humain, à la dénonciation des injustices et à la prospérité de son pays – le « philosophe sans le savoir » de Sedaine est un riche marchand, l'Ingénu de Voltaire est récupéré par le pouvoir monarchique et devient « un guerrier et un philosophe intrépide »... L'homme des Lumières défend l'idéal de vertu et de tolérance d'une nouvelle élite cultivée et éclairée : telle sera, dans *Le Neveu de Rameau* de Diderot (écrit entre 1762 et 1773), la position revendiquée par le philosophe MOI, incarnation grimaçante de Diderot, face au Neveu de Rameau – cet esprit qui toujours nie.

1. « Laissez à certains savants, je veux dire aux faiseurs de systèmes, à ceux que le vulgaire appelle Philosophes, laissez-leur entasser méthodiquement visions sur visions en raisonnant sur la nature des deux substances [*la matière et l'esprit*], ou sur choses pareilles ; à quoi servent leurs méditations là-dessus, qu'à multiplier les preuves que nous avons déjà de notre ignorance invincible » (*Le Spectateur français*, Feuille XXI, in Marivaux, *Journaux*, t. I, éd. citée, p. 223).

Ce n'est pas la voie choisie par Marivaux qui, tout au long des vingt-cinq feuilles du *Spectateur français*, élabore un modèle de philosophe moraliste, spécialiste des passions de l'âme. Connaisseur du cœur humain, il incarne une figure de l'écrivain conçu comme un observateur critique et un interprète de la société de son temps :

J'ai voulu parcourir les rues pleines de monde : c'est une fête délicieuse pour un Misanthrope, que le Spectacle d'un si grand nombre d'hommes assemblés ; c'est le temps de sa récolte d'idées. Cette innombrable quantité d'espèces de mouvements, forme à ses yeux un caractère générique¹. À la fin, tant de sujets se réduisent en un : ce n'est plus des hommes différents qu'il contemple, c'est l'homme représenté dans plusieurs mille².

Riche d'un esprit de synthèse et d'une compétence psychologique qui, sous l'influence de Richardson et de Rousseau, deviendront l'apanage du romancier, le philosophe selon Marivaux est un homme sensible, sans préjugé³, qui se gouverne par la raison, l'expérience et une foi non dogmatique⁴. Il sait juger les choses et les êtres à partir d'une distance temporelle et intellectuelle :

Il n'y a ni petit ni grand homme pour le Philosophe, dit le Spectateur, il y a seulement des hommes qui ont de grandes

1. Le *genre* humain est donné à contempler en lui-même, et non dans telle ou telle *espèce* ou classe d'individus. Ces déclarations du Spectateur philosophe dessinent les contours de l'anthropologie marivaudienne.

2. *Le Spectateur français*, Feuille v, in Marivaux, *Journaux*, t. I, éd. citée, p. 81-82.

3. Ainsi dans ses articles de 1717 à propos des préjugés de naissance qualifiés de « chimère » : « Ce mot est sans conséquence, c'est le langage des Philosophes, et leurs idées ne gâtent personne sur le train établi des choses » (*Caractères des habitants de Paris*, in Marivaux, *Journaux*, t. I, éd. citée, p. 332).

4. À une époque où le titre de « philosophe moderne » est toujours suspect de libre pensée, Marivaux affirme à plusieurs reprises dans ses périodiques sa position de chrétien appuyée sur la morale évangélique.

qualités mêlées de défauts ; d'autres qui ont de grands défauts mêlés de quelques qualités, il y a des hommes ordinaires, autrement dit, médiocres, qui valent bien leur prix, et dont la médiocrité a ses avantages¹.

Dans la Feuille VII du *Cabinet du philosophe*, ce moraliste insociable sera relayé par une autre figure de sage : un « homme de distinction » d'une cinquantaine d'années et « de la plus belle physionomie du monde » (p. 240). Celui-ci invite son compagnon de voyage, victime de la tromperie des hommes et des femmes, à découvrir le « Monde vrai », afin qu'il se transforme comme lui en un *interprète* apaisé de l'âme humaine : « vous allez devenir philosophe et non pas misanthrope ; et le philosophe ne hait, ni ne fuit les hommes, quoiqu'il les connaisse ; il n'a pas cette puérilité-là ; [...] ils lui servent de spectacle » (p. 237).

Pour le lecteur de Marivaux, la référence au Spectateur est évidente : la « philosophie de tempérament² » que le bourru moraliste exerçait occasionnellement passe ici par un apprentissage des codes linguistiques et par une appréciation de la qualité esthétique de l'humaine comédie³. Le Spectateur passait son temps à arracher les masques de l'homme en société, rejouant ainsi un épisode traumatique de sa jeunesse : il avait surpris une coquette s'entraînant à minauder devant son miroir⁴. Le voyageur du « Monde vrai » accède, lui, à une connaissance apaisée de la duplicité des hommes. Il n'a plus à faire tomber les masques : ses interlocuteurs se

1. *Le Spectateur français*, Feuille xx, in Marivaux, *Journaux*, t. I, éd. citée, p. 212.

2. *Ibid.*, Feuille I, p. 58.

3. Telle est aussi la réaction de l'Indigent « barbouillé » et déguenillé lorsqu'il contemple son reflet dans une glace : « je me regardais comme on regarde un tableau » (*L'Indigent philosophe*, Feuille I, p. 87).

4. *Le Spectateur français*, Feuille I, in Marivaux, *Journaux*, t. I, éd. citée, p. 59-60.

découvrent d'eux-mêmes à travers leurs discours ou leurs mimiques. Pour ces nouveaux sages que sont l'Indigent et les philosophes du *Cabinet du philosophe*, la formation intellectuelle et morale est affaire de lecture, de traduction, de style.

Le gueux philosophe

L'Indigent philosophe est une des créations littéraires de Marivaux les plus riches d'avenir : il annonce avec trente ans d'avance cet autre « homme sans souci » que sera le Neveu de Rameau recréé par Diderot. Dans ce nouveau type de roman comique, le héros narrateur, « naturellement babillard » (Feuille I, p. 82), assume sa condition d'homme ruiné, sans désespoir ni cynisme, dans un soliloque interrompu chaque fois que « l'homme sans souci n'y voit plus goutte » (Feuille v, p. 129). Parler tant qu'il fait jour : ce texte à la ponctuation déroutante¹, qui mime en permanence les situations d'échange et les monologues, pourra évoquer au lecteur moderne la puissante oralité des romans de Joyce ou de Beckett – les voix d'*Ulysse* et de *Molloy* qui se perdent elles aussi dans la nuit.

Ce type de personnage trouve son origine dans plusieurs textes des années 1720, à commencer par *Le Spectateur français*, qui met en scène un savetier que le narrateur qualifie avec une condescendance amusée de « philosophe subalterne² ». À travers lui, Marivaux pose la question de la représentation d'un homme du peuple philosophe : doit-elle nécessairement se limiter au

1. Nous sommes restés au plus près de la ponctuation d'origine pour reproduire ce flux verbal où, par endroits, la notion de phrase n'est plus applicable grammaticalement.

2. « Il m'a pris envie de voir de près ce philosophe subalterne, et d'examiner quelle forme pouvaient prendre des idées philosophiques, dans la tête d'un homme qui raccommoait des souliers » (*Le Spectateur français*, Feuille v, in Marivaux, *Journaux*, t. I, éd. citée, p. 82).

registre comique ? L'Indigent qui se dit issu d'une « assez bonne famille » fait étalage de sa généalogie : des aïeux officiers militaires, un grand-père avocat et un père « dans les affaires » qui laisse à son fils la colossale fortune de cinquante mille écus (c'est-à-dire entre un et deux millions d'euros actuels). Le lecteur de l'époque peut en déduire que le père est devenu financier par la voie juridique : un office d'avocat aux Conseils l'aura introduit directement dans les milieux fisco-financiers de la monarchie, favorables à une ascension aussi fructueuse que risquée. Le héros n'a que vingt ans lorsqu'il hérite de cette fabuleuse richesse familiale qu'il dilapide en quelques années. Tel est aussi l'argument de *L'Héritier de village*, comédie de Marivaux de 1725 : maître Blaise, simple paysan, apprend que son frère meunier lui a laissé cent mille francs. Par avarice, il fait imprudemment fructifier cet argent entre les mains de M. Rapin, maltôtier véreux poursuivi pour banqueroute à la fin de la pièce. Ruiné avant d'avoir pu dépenser sa fortune, Blaise se console de sa perte avec le même remède que l'Indigent : « Je pense qu'il y a encore du vin dans le pot et que j'allons le boire », dit-il en conclusion de la pièce¹. Boire pour oublier ses malheurs, c'est encore la ressource du Trivelin de *La Fausse Suivante* (1724) ; perdu par la débauche et tombé dans la domesticité, ce fils de bonne famille finit par adopter la philosophie de l'Indigent : « Je ne suis pas heureux, mais je ne me soucie pas de l'être. Voilà ma façon de penser². »

Dans la cinquième feuille du *Spectateur français*, le narrateur parvenait, par un travail introspectif, à prendre conscience de ses propres préjugés³ ; il n'en restait pas

1. Marivaux, *L'Héritier de village*, scène 15, in *Théâtre complet*, éd. F. Deloffre et F. Rubellin, Le Livre de poche, « La Pochothèque », 2000, p. 656.

2. *La Fausse Suivante*, I, 1, éd. J. Goldzink, GF-Flammarion, 1992, p. 57.

3. « Si le hasard ou sa naissance a mal exposé [un homme né plein d'esprit et de talents], c'en est fait ; il a beau nous voir, nous parler tous

moins un personnage intégré dans la société, conscient et jaloux de sa « qualité ». L'Indigent, lui, est un marginal : il ne vit que dans l'instant présent et ne souhaite aucunement quitter son état de clochard pour réintégrer le milieu des « honnêtes gens », sur lequel il n'a guère d'illusions. Sa gueuserie n'est pas celle du *picaro* espagnol : il a reçu une bonne éducation, il n'attend pas à la bourse du prochain, pas plus qu'il ne force sa charité, à la différence d'un cynique comme Guzmán de Alfarache qui, dans le roman picaresque de Mateo Alemán (publié entre 1599 et 1604), se déguise en éclopé. L'Indigent survit grâce à une économie de la bienfaisance, celle que pratique l'« homme charitable de la ville [qui] assemble quelquefois des pauvres pour leur distribuer de l'argent » (Feuille I, p. 87). Sa reconnaissance n'est entachée d'aucune honte : il est totalement indifférent à l'opinion. Il n'éprouve aucune culpabilité de sa ruine, et n'y attache aucune valeur d'instruction : « tout ce qu'il a fait il le ferait encore » (Feuille I, p. 88). Nulle fétichisation du capital ici, à la différence de l'idéologie bourgeoise qui s'impose à la fin du siècle (que l'on songe, par exemple, à *La Brouette du vinaigrier* de Mercier) puis au XIX^e siècle dans le roman balzacien¹.

Comme Trivelin, « l'homme sans souci » devient philosophe par nécessité – car « quand on ne jouit plus de rien, on raisonne de tout » (Feuille v, p. 125). Le texte qu'il livre au public est une sorte de confession écrite

les jours, voilà notre discernement en défaut sur son compte ; rien ne nous avertit de ce qu'il vaut, la médiocrité de son état l'enveloppe, pour ainsi dire, d'un nuage qui nous le dérobe » (*Le Spectateur français*, Feuille v, in Marivaux, *Journaux*, t. I, éd. citée, p. 85). Voir J.-C. Abramovici, « D'un sourire libertin », in *Espaces, objets du roman au XVIII^e siècle. Hommage à Henri Lafon*, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2009, p. 181-189).

1. Le frère du père Grandet se suicide après avoir fait banqueroute : la ruine est ressentie par les personnages de Balzac comme une perte du moi.

pour son propre plaisir et non pour celui de son lecteur, à qui il dit ses vérités « sans façon » (Feuille VI, p. 133). Il promet avec désinvolture des mémoires qu'il n'écrit jamais. Les seuls mémoires figurant dans les journaux de Marivaux sont ceux de la vieille dame du *Spectateur français*, qui, de fait, partage avec l'Indigent le sentiment de ne pouvoir jouir que de l'instant présent¹. Cet épicurisme minimal amène ce dernier à prôner l'oisiveté (« Vive les plaisirs de ceux qui n'en ont guère », Feuille I, p. 82) ou à adopter une attitude de moraliste qui met à nu l'orgueil du riche dont l'habit « insulte à la misère » des pauvres (Feuille v, p. 126). Nulle intention satirique dans son propos : le philosophe rit de l'absurdité des conduites humaines, des méfaits de l'amour-propre et avant tout de lui-même. Il s'est affranchi des inhibitions et des scrupules du Spectateur qui redevenait philosophe quand il cessait de se moquer des hommes : « c'est des hommes en général que je ris, c'est de moi-même que je vois dans les autres », explique-t-il². L'Indigent prolonge la quête du philosophe cynique Diogène, qui lui aussi cherchait un homme en plein jour (« Je demandais l'autre jour, ce que c'était qu'un homme, j'en cherchais un », Feuille v, p. 122)³, par une réflexion sur la vanité humaine

1. « Je vis seulement dans cet instant-ci qui passe », écrit-elle, *Le Spectateur français*, Feuille XVII, in Marivaux, *Journaux*, t. I, éd. citée, p. 188.

2. « Mais comme c'est une impertinence que de rire ainsi, et qu'il n'y a point d'homme qui soit digne de se moquer des erreurs d'un autre, qu'il ne lui est permis que de les remarquer ; ce sentiment moqueur ne me dure pas longtemps ; il ne fait que passer ; c'est un droit que je paie vite à l'infirmité humaine, et je deviens Philosophe quand l'homme en moi a eu son compte, c'est-à-dire que je me repens lorsque j'ai eu le plaisir de faillir, et voilà ce que c'est que notre sagesse. [...] C'est de notre esprit, de nos fantaisies, de nos extravagances, de nos délicatesses puérides, des petits profits que nous croyons faire en montrant des dégoûts ; enfin c'est des hommes en général que je ris, c'est de moi-même que je vois dans les autres » (*ibid.*, Feuille XXIII, p. 241).

3. « Il [Diogène] se promenait en plein jour avec une lanterne et répétait : je cherche un homme » (« Vie de Diogène », Diogène Laërce, *Vie*,

mesurée à l'aune de la seule raison naturelle. Ni didactique ni spéculative, sa philosophie est l'expression de l'acceptation de son sort.

Tout autre est l'attitude du philosophe MOI (*alias* « M. Diderot ») lorsqu'il s'entretient avec LUI, le Neveu de Rameau : philosophie et gueuserie, incarnées par deux personnages distincts, sont ici clairement séparées par une frontière socio-idéologique et par une hiérarchie intellectuelle et morale. Le maître d'œuvre de l'*Encyclopédie* – ou tout du moins l'image sciemment caricaturale que Diderot exhibe de lui-même – ne se prive pas de juger et de condamner ce parasite, cette « espèce » qui le dégoûte mais dont l'extravagance le séduit malgré lui. Certes, le cabaret où s'enivrent les deux clochards de *L'Indigent philosophe* n'est pas le café de la Régence où se déroule *Le Neveu de Rameau*, fréquenté par une certaine élite parisienne qui s'observe et se prononce sur les meilleurs joueurs d'échecs. Mais chez Marivaux, il se noue entre l'Indigent et son compagnon, rencontré chez l'homme charitable (Feuille I, p. 88) une camaraderie spontanée¹, une relation désintéressée fondée uniquement sur la sympathie et sur un penchant commun à l'ivrognerie.

Le récit autobiographique de ce « camarade » occupe presque la moitié de *L'Indigent philosophe*. Ce personnage à la « voix d'orgue » (Feuille II, p. 93) annonce le Neveu de Rameau dont les « terribles poumons » secouent les habitués du café de la Régence². Cet acteur amateur, chantre de la gueuserie et de la bouteille³, est le fils d'un musicien

doctrines et sentences des philosophes illustres, trad. R. Genaille, GF-Flammarion, 1994, t. II, p. 21).

1. Camaraderie semblable à celle qui lie Azor et Mesrin dans *La Dispute* (1744), sc. 13 (éd. J. Goldzink, GF-Flammarion, 1991, p. 181-183).

2. Diderot, *Le Neveu de Rameau*, éd. J.-C. Bonnet, GF-Flammarion, 1983, p. 46.

3. L'éloge du vin est un *leitmotiv* de son discours : « *primo* la vie, ensuite du vin ; car si on ne vivait pas, comment boire ? mais quelquefois boire console de vivre » (*L'Indigent philosophe*, Feuille IV, p. 112).

ivrogne lui aussi. Marivaux réactive par là le lien très ancien, remontant au mythe de Dionysos, entre l'ivresse bachique et l'inspiration poétique : « Mon père l'appelait [le vin] la source de la musique » (Feuille II, p. 92). Différence capitale avec Rameau, paralysé par le modèle écrasant de son oncle le « grand Rameau », compositeur de génie : le camarade de l'Indigent philosophe se plaît comme lui dans le vin et la dépense, et ne se soucie pas d'atteindre à la création. Tous deux ignorent les affres du Neveu, impuissant à coucher sur le papier à musique les grandes choses « qu'il a pourtant là¹ » – ainsi qu'il le dit en se frappant la tête. Faute de pouvoir subsister honnêtement par son activité de musicien ou par ses leçons, Rameau vit d'expédients : il est proxénète ou entremetteur, joue le rôle du fou du roi chez le financier Bertin, où se réunissent les ennemis des Encyclopédistes, les aide à composer la comédie des *Philosophes* de Palissot. L'Indigent et son camarade, eux, trouvent dans l'ivresse et le rire une autonomie par rapport au corps social : leur état de mendiant leur permet de survivre en se contentant des miettes des riches. *Le Neveu de Rameau* illustre un autre type de société fondé sur l'exploitation et la dépendance économique : chez le financier, tout se paye.

À la différence du Neveu de Rameau encore, qui fétichise le génie et la puissance financière, l'Indigent affiche son indifférence à l'opinion et son mépris de toute position de pouvoir. Son refus initial de devenir financier comme l'était son père en fait un anti-Bertin. À la dépendance de Rameau s'oppose ici une attitude assez proche de l'isolement du sauvage du premier état de nature dans le modèle anthropologique de Rousseau². Une telle attitude est incompatible avec la fonction sociale et morale

1. Diderot, *Le Neveu de Rameau*, éd. citée, p. 122.

2. Voir sur ce point l'article de É. Leborgne, « La Solitude de l'Indigent philosophe et l'anthropologie marivaudienne » (*Dix-Huitième Siècle*, n° 41, 2009, p. 155-167).

N° d'édition : L.01EHPN000239.N001
Dépôt légal : janvier 2010

Extrait de la publication